

Chroniques
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-

Chroniques d'une p'tite ville

Sommaire: t. 3. 1956, les misères de Lauretta.

ISBN 978-2-89585-412-8 (vol. 3)

I. Hade, Mario, 1952- . 1956, les misères de Lauretta. II. Titre.

III. Titre: Chroniques d'une petite ville. IV. Titre: 1956, les misères de Lauretta.

PS8615.A352C47 2013 C843'.6 C2013-940885-1

PS9615.A352C47 2013

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture: vanbeets, 123RF.

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada

de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition:

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada:

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe:

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur: www.mariohade.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Chroniques
d'une p'tite ville

1956. Les misères de Lauretta



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur

Le secret Nelligan, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'énigme Borduas, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 2 : 1951 – Les noces de Monique, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

À paraître à l'automne 2014 :

Chroniques d'une p'tite ville, tome 4.

*À mon ami et cousin François,
sans qui la tâche aurait été moins facile.
Un gros merci.*

Prologue

En 1952, après la naissance de Maxime, Paul et Monique se sont installés dans leur magnifique logement neuf sur la rue Sainte-Rose à Granby. Monique en est très satisfaite. Paul, de son côté, rêve de construire leur propre maison et le soir, à temps perdu, ils discutent ensemble de ce qu'ils veulent. Ils s'entendent pour une maison de plain-pied, style bungalow. Paul n'est pas vraiment d'accord avec Monique quand elle propose qu'ils achètent une partie du terrain de son père Émile.

Mais son objectif est toujours le même, rester près de Jean-Pierre. Il y a une bande de terrain de quatre cents pieds de profondeur par quatre-vingts pieds de façade juste à côté de la maison de Laretta et d'Émile. Finalement, au moment de l'acquisition, ils se rendent compte que la marge de recul est insuffisante et que le terrain n'a plus que soixante-douze pieds de façade et que le règlement municipal exige quatre-vingts pieds. Leur demande de dérogation est refusée par la Ville. Dans un ultime effort pour satisfaire le désir de Monique, Paul s'adresse donc à monsieur Kennedy, le voisin d'à côté, pour qu'il leur vende une bande de terrain de huit pieds qui correspondrait aux exigences municipales. Émile, qui a vendu le terrain au prix fort – mille dollars –, se voit contraint de payer pour l'acquisition du terrain de monsieur Kennedy. C'est ça ou il perd sa vente. Il doit donc débours

cent cinquante dollars et trouve ainsi une nouvelle raison d'haïr son gendre. Paul pose une clôture pour bien délimiter son terrain et surtout pour faire comprendre à Émile qu'il n'en est plus le propriétaire. Ce dernier fulmine...

Chapitre 1

Au printemps 1956, la situation avait bien changé pour le couple Tremblay. Monique avait eu un deuxième enfant en septembre 1953, à peine treize mois après le premier. Une charmante petite fille qu'ils avaient appelée Martine et qui faisait le bonheur de toute la famille, particulièrement de Nicole, la sœur de Monique. Monique était de nouveau enceinte et se promettait bien que ce serait le dernier enfant qu'elle aurait. Elle était dans son deuxième mois de grossesse.

— Nicole, veux-tu arrêter de catiner Martine! Ce n'est pas une poupée. Tu la gâtes beaucoup trop et après, c'est moi qui dois la ramener à un comportement plus normal.

— Voyons, Monique! Je ne fais que lui donner ce que je n'ai pas eu à son âge. Elle est croquable cette petite.

— Tu feras ça avec tes enfants si tu veux, mais en attendant, lâche les miens! As-tu remarqué comment Maxime est devenu capricieux? C'est de ta faute avec toutes tes gâteries. Il veut tout le temps une nouveauté à chaque fois que je l'amène à quelque part. Il faut que ça cesse, Nicole!

— OK! OK! Monte pas sur tes grands chevaux, j'ai compris. En attendant, est-ce que je peux les amener sur la rue Principale? Je veux juste aller faire du lèche-vitrine pour voir

les nouveautés de l'été dans les magasins et ça te fera du bien de te reposer un peu. T'as les nerfs en boule, ma chère sœur !

— Je te le dis, Nicole ! Si tu me les ramènes dans le même état que la dernière fois, ça va vraiment être la dernière fois. Maxime a vomi toutes les cochonneries que tu lui as fait manger. Si ç'a du bon sens !

— Je te promets de ne pas céder à ses caprices, mais c'est vraiment pas facile, je l'aime tellement ce p'tit maudit-là !

— Tu peux les amener, mais je suis très sérieuse, je ne veux pas que tu les bourres de bonbons. En partant, ce n'est pas bon pour leur santé et tu le sais !

Nicole arrivait toujours à ses fins avec sa sœur. De plus, Monique pourrait faire son ménage en paix sans avoir à surveiller ses enfants. Paul était parti à l'encan avec Léopold Petit comme tous les samedis. La semaine, il travaillait à l'usine de textile, la Thor Mills, en plus de s'occuper de son petit commerce d'élevage de lapins qu'il avait démarré avec Roger Picard, un collègue de travail. Son homme travaillait très fort et elle aussi. Monique n'était pas retournée à l'usine depuis la naissance de Maxime. Elle avait continué à travailler à l'atelier de couture de sa mère. Pour elle, c'était la situation idéale. Elle pouvait s'occuper de son bébé naissant, s'assurer que son fils Jean-Pierre était bien et vaquer à ses multiples obligations familiales. Elle était retombée enceinte à peine sept mois après la naissance de Maxime et avait accouché de sa fille Martine en septembre 1953. Paul était au comble

du bonheur. La souplesse de l'horaire de travail de sa femme faisait qu'il n'avait pas beaucoup de compromis à faire. La seule ombre au tableau : son beau-père.

Ils se détestaient l'un comme l'autre, profondément. Paul n'arrivait pas à pardonner à son beau-père la vie misérable qu'il imposait à sa belle-mère. De plus, il voyait bien qu'Émile détestait Maxime et le chassait dès qu'il mettait les pieds dans sa cour. Jamais, il ne le faisait devant témoin, mais toujours en hypocrite. Et Maxime revenait à la maison en pleurant parce qu'il avait été chassé alors qu'il voulait simplement saluer sa mère et sa grand-mère. Dans ces moments-là, le sang de Paul bouillait dans ses veines et il serrait les poings qu'il aurait aimé écraser dans le visage de ce vieux grincheux.

— Je te le dis, Monique ! J'ai beaucoup de misère à me contrôler quand il s'en prend à Maxime. Je lui écraserais son gros nez avec tellement de plaisir ! Tu ne peux même pas t'imaginer à quel point.

— Je le sais, Paul ! Je l'ai pris sur le fait l'autre jour et c'est maman qui l'a apostrophé solidement. Il était saoul comme d'habitude...

— Le vieux sacrement !

— Calme-toi, mon amour ! Un bon jour, il va payer pour tous ses péchés.

— Ça fait drôle de t'entendre parler comme ça, toi qui te prétends athée !

— Je n'ai jamais dit ça ! Ce n'est pas parce que je ne fais pas confiance au clergé et à toutes leurs bêtises que je ne crois en rien. Le bon sens, la charité, l'amour de son prochain, le pardon, même si ce n'est pas facile tout le temps... Ce ne sont seulement que quelques-unes des valeurs auxquelles je crois. Tu le sais bien !

— Comment peux-tu pardonner à quelqu'un qui fait preuve d'autant de hargne à ton égard et envers Maxime, sans parler de moi ?

— Je ne veux pas m'empoisonner l'existence à le détester. Un bon jour, je le remettrai à sa place pour de bon...

— Oui, je sais ! Excuse-moi, ma chérie, mais quand je pense à ton père, je ne suis plus tout à fait moi-même. Embrasse-moi pour me faire oublier tout ça...

Émile cherchait constamment querelle à tout le monde. Il ne se contentait plus de se disputer avec ses confrères de travail à l'usine Miner Rubbers, il s'en prenait désormais à ses enfants qui habitaient toujours à la maison. Il en restait cinq au foyer si on incluait Jean-Pierre. Patrick, vingt-deux ans, travaillait comme menuisier dans la construction. Daniel, vingt-et-un ans et Nicole, vingt ans, travaillaient tous deux à la Miner comme lui. Il restait Jacques aux études qui avait seize ans et Jean-Pierre, dix ans, qui était encore à l'école primaire terminant sa quatrième année. Émile manquait à ses devoirs familiaux régulièrement en omettant volontairement de payer sa quote-part à Lauretta. Elle le ramenait à l'ordre,

mais jamais il ne remboursait les arrérages qu'il avait accumulés. Lauretta se contentait alors d'inscrire sur le calendrier les montants dus pour chaque semaine omise. Elle s'en servait à des fins de récrimination et pour ne pas oublier toute la misère qu'il lui faisait subir au quotidien.

Monique vivait dans tout le confort souhaité et faisait l'envie de son entourage. Dans ce quartier ouvrier, les familles de huit enfants et plus étaient la norme. La misère se perpétuait immanquablement à cause du manque d'instruction. Presque tous vivaient sous la férule de l'Église catholique. Cette notion qu'on était né pour un petit pain l'exaspérait terriblement. Elle ne pouvait se résoudre à cette conception de l'avenir. Elle ne rêvait pas de devenir millionnaire, mais elle voulait vivre dans la modernité et non dans le passé.

Il est vrai que c'était presque impossible d'y arriver sans un salaire décent et un travail acharné. Elle avait la ferme intention de contrôler ses grossesses afin de ne pas se retrouver dans la même situation que ses voisines avec une smala qui étoufferait tous ses rêves. Pour amasser l'argent nécessaire pour s'acheter une maison, il fallait trimer dur, avoir un potager qui nourrissait sa petite famille et pas trop de malchance.

Heureusement pour eux, ils étaient en parfaite santé, même si Maxime inquiétait un peu par sa fragilité et sa sensibilité aux virus. Paul disait qu'il était un peu « casseau ». Monique ne connaissait pas cette expression qui venait de la famille Tremblay. Paul lui expliqua que cela signifiait petit pour son

âge, frêle et qu'il attrapait tout ce qui était dans l'air. Elle devait bien admettre qu'il n'était pas très grand, mais Paul ne l'était pas non plus avec ses cinq pieds et sept pouces. L'hérédité familiale des deux côtés ne ferait pas une race de géants, mais elle le trouvait enjoué et vif pour son âge. Il était peut-être souvent morveux, mais il était intelligent et tellement aimable. Tout le monde l'aimait sauf son grand-père maternel. L'amour brimé qu'elle ressentait vis-à-vis de Jean-Pierre, elle le déversait sur Maxime. Avec Martine, c'était autre chose. C'était une fille et la compréhension était naturelle. Alors qu'avec Maxime, il y avait du mystère même si elle avait vécu avec ses cinq frères toute sa vie.

Quand elle eut terminé son ménage, elle traversa la rue pour se rendre chez sa mère. Elle savait que son père serait absent et que Paul ne serait de retour qu'en début de soirée. Il avait deux encans ce jour-là à titre de secrétaire de Léopold Petit. C'était pour lui un plaisir et une belle façon de gagner de l'argent. Elle lui garderait son souper au chaud, car il ne voulait pas qu'elle l'attende et que ce soit un sujet de discorde si jamais il arrivait plus tard que prévu. Elle laissa une note sur la porte au cas où Nicole reviendrait avant son retour.

— Bonjour, maman ! Comment ça va aujourd'hui ?

— Je pense que ça va me prendre des lunettes. Je ne vois plus rien ! J'ai de plus en plus de misère à enfiler mon aiguille... Ah, j'te dis que c'est pas drôle de vieillir !

— C'est normal que ta vue baisse un peu à force d'user tes yeux à travailler et puis tu vieillis, veux veux pas. Tu fais un peu de presbytie, c'est tout!

— Je ne savais même pas que ça s'appelait comme ça. Tu vois comme je suis ignorante?

— Arrête de parler comme ça, une ancienne maîtresse d'école!

— Peut-être, mais ça fait tellement longtemps et c'était juste une p'tite école de rang, après tout. Je ne veux pas penser à ça! J'ai trop de regrets. Tu vois mes sœurs à côté de moi? Elles ont toutes réussi leur vie, alors que moi...

— On arrête ça là, maman. Tu ne peux pas te laisser aller à la nostalgie et à la déprime de ce qu'aurait pu être ta vie. Ça ne donne rien!

— Je le sais bien trop, ma fille, mais en même temps, ça me fait du bien de me vider le cœur. Des fois, j'ai peur qu'il explose tellement il est plein de colère.

— Lâche donc ta machine pour une fois et pourquoi tu ne viendrais pas chez moi? Paul a acheté un beau meuble avec radio et tourne-disque dans un encan. Je t'en ai déjà parlé, mais tu ne l'as jamais vu ni entendu. Il appelle ça son stéréo...

— T'es bien chanceuse, ma fille! Tout ce que j'ai, c'est la radio que Marcel m'a donnée dans le temps. Et puis, il y a Jacques qui s'est acheté ce qu'il appelle un *pick-up* et qu'il

garde jalousement à l'étage. Personne n'a le droit d'y toucher. Seigneur, non ! Il écoute seulement de la musique classique.

— Son *pick-up* comme tu dis, c'est un tourne-disque en bon québécois. Nous, ce qu'on a, c'est un appareil allemand de la marque Siemens. Paul l'adore et il fait jouer continuellement sa musique de jazz. De temps à autre, il écoute la radio d'Europe, de France et d'Angleterre. C'est bien agréable !

— Sais-tu ? On va aller faire un tour chez toi ! On sera plus tranquille sans le téléphone qui sonne tout le temps. Allons-y !

Lauretta était toujours impressionnée par les efforts que Paul déployait pour combler sa fille Monique. Elle le considérait sans aucun doute comme un homme moderne dans tous les sens du terme. Il aimait les nouveautés et il participait aux tâches ménagères. La seule chose qu'il préférait laisser à son épouse, c'était la préparation des repas même s'il se débrouillait quand il le fallait. Elle espérait qu'il aurait une influence positive sur ses jeunes beaux-frères, ses fils à elle.

En voyant la laveuse et la sècheuse Maytag qui trônaient dans la salle de bain, Lauretta se dit que la vie était vraiment injuste. Pourquoi devait-elle encore laver son linge avec une vieille machine à tordeur ? Dans ces moments-là, elle détestait son mari qui, s'il l'avait voulu et surtout s'il ne l'avait pas flouée, aurait pu, lui aussi, lui offrir un ensemble moderne. Au lieu de cela, elle s'éreintait à laver à l'eau froide, à s'y tremper les mains et à l'étendre sur la corde en plein mois de janvier. Elle souffrait de rhumatisme et elle était certaine que c'était

à cause de toutes ces années de dur labeur. Il est vrai que ses filles l'avaient aidée, mais le lavage se faisait le lundi alors que Monique travaillait et que Nicole était à l'école. Enfin, qu'y pouvait-elle...

Monique lui prépara un café sans se douter que cet étalage de richesses peinait sa mère. Ce n'était pas de la jalousie, peut-être de l'envie, mais surtout du regret face à l'injustice qu'Émile lui faisait subir. Il valait mieux ne pas y penser, mais ce n'était pas chose facile pour elle devant tant de modernité. Elle était déchirée entre faire taire sa fille qui discourait sur tout ce qu'elle n'avait pas ou l'écouter. Lauretta savait que sa fille n'agissait pas par malice ou vantardise quand elle lui montrait toutes ses nouveautés ou qu'elle lui parlait de ses projets d'acquisition. Paul lui avait confié qu'il voulait acheter une télévision. Bon Dieu ! Quelle extravagance, pensait-elle. Elle n'avait même jamais vu un tel appareil et se questionnait sur son utilité. À sa connaissance, personne n'en possédait et elle avait l'impression que malgré tout le respect qu'elle avait pour son gendre, il exagérait.

En retournant chez elle, Lauretta débitait mentalement la liste des acquisitions ou des projets de sa fille aînée et de son gendre. Une maison neuve, un meuble stéréo, une télévision, une laveuse automatique et une sècheuse, sans compter tout le reste ; ils fonçaient directement vers la faillite. Peut-être se tueraient-ils à l'ouvrage pour payer tout ça ? Lauretta s'inquiétait pour eux, mais Paul faisait preuve d'une assurance sans commune mesure qu'il avait d'ailleurs transmise à sa fille.

Pauvres enfants ! se disait-elle. Cette jeunesse-là n'avait peur de rien et pourtant elle les enviait d'être aussi courageux. Si le Seigneur pouvait les épargner ! Elle réciterait le chapelet pour eux comme tous les soirs à sept heures avec monseigneur Léger en souhaitant que ses prières soient exaucées.

Nicole était revenue avec les enfants en fin d'après-midi. Ils étaient tous deux installés dans le landau. La marche avait été trop longue pour Maxime. Martine dormait toute recroquevillée et Maxime n'arrêtait pas de discuter avec sa tante de tout et de rien. Il avait trouvé son après-midi formidable et il avait dégusté une barbe à papa.

— Tu ne dis pas un mot à ta mère concernant la barbe à papa sinon elle va me disputer. D'accord ?

— D'accord, matante !

— Parfait ! J'espère que Martine saura tenir sa langue elle aussi ! Viens que j'efface le rose que tu as au coin des lèvres parce que je sais que tu vas passer à l'inspection en arrivant dans la maison.

Ils entrèrent dans la maison. Nicole portait Martine, qui dormait toujours, dans ses bras.

— Tiens, vous êtes de retour ! Est-ce que ça fait longtemps qu'elle dort ? demanda Monique.

— Elle s'est endormie sur le chemin du retour.

— Elle fait toujours sa sieste durant l'après-midi. Couche-la dans son lit et je la réveillerai pour le souper. Ça s'est bien passé?

— Aucun problème, Monique! Tu devrais voir les nouvelles robes dans les boutiques. Elles sont vraiment belles.

Monique inspecta son fils comme Nicole l'avait prévu. Maxime avait les mains collantes et tout de suite, Monique fit des gros yeux à sa sœur.

— Tu n'écoutes vraiment pas ce que je dis, toi? Il a les mains toutes collantes. Qu'est-ce que tu lui as fait manger cette fois?

— Bon! Je le savais que je me ferais disputer. Tu essaieras de résister à ses demandes, toi qui es si fine! J'ai acheté une barbe à papa pour moi et je leur ai fait goûter... Je ne pouvais tout de même pas en manger sans leur en donner un petit peu. Il aurait fallu que je me prive pour satisfaire madame, peut-être?

— Là n'est pas la question! Je t'avais pourtant bien avertie, mais tu n'en fais qu'à ta tête encore une fois. De la barbe à papa! Il n'y a rien de pire que ça. Ce n'est que du sucre et du colorant. J'essaie de les alimenter sainement et toi, tu les bourres de cochonneries.

— Juste un peu! Ce n'est pas la fin du monde... Tu es vraiment dure avec moi.

— N'en parlons plus ! On verra s'il y aura une prochaine fois. En attendant, laisse-moi préparer mon souper. Salut !

Monique avait l'impression que sa sœur voulait la défier en ne tenant pas compte de ses consignes. Elle l'aimait bien, mais Nicole devait apprendre à la respecter. C'étaient ses enfants et elle voulait bannir les sucreries de leur alimentation. Elle avait constaté l'effet dévastateur du sucre sur les dents des enfants de ses voisins et elle voulait leur éviter le même sort. Elle pensait à son mari qui travaillait beaucoup pour leur assurer une qualité de vie supérieure. Elle se demandait d'ailleurs où il trouvait l'énergie pour accomplir tout ce qu'il entreprenait.

En préparant le souper qui serait composé de lapin qui mijoterait lentement, elle ne put s'empêcher de penser que c'était le fruit du labeur de son mari et de son associé Roger Picard qu'ils dégusteraient. En effet, Paul, infatigable, avait démarré un petit élevage de lapins dans la grange inutilisée du père Blanchard. C'était pratique, car elle était située sur la rue Sainte-Rose de biais avec la maison familiale de sa mère. Ils l'avaient louée pour presque rien, mais avaient quand même mis pas mal d'efforts pour la rendre salubre. Paul voulait que ce soit un modèle de propreté et éviter ainsi les maladies qui pouvaient emporter l'élevage d'un seul coup.

Heureusement, il pouvait profiter des connaissances de son associé Roger et de son beau-frère Aimé Carpentier. Ils auraient pu bénéficier aussi de l'expérience de son beau-père

Émile Robichaud, mais Paul et son beau-père étaient comme chien et chat. Ils ne pouvaient pas se supporter et c'était bien regrettable pour Monique.

Finalement, Paul était revenu vers sept heures des deux encans. La journée avait été longue et remplie de péripéties qu'il s'empressa de raconter à sa femme.

— Bonjour, mon amour! Comment s'est déroulée ta journée?

— J'ai réussi à décoller ma mère de sa machine en l'invitant ici, mais je suis presque certaine qu'elle a repris le travail aussitôt de retour chez elle. Et puis, Nicole est venue chercher les enfants pour les emmener sur la rue Principale. J'ai pu faire mon ménage tranquillement. Et toi?

— Imagine-toi donc que nous avons eu la visite des politiciens! Ça paraît que les élections sont proches. On a eu droit à la visite d'Armand Russel qui est bleu jusqu'en arrière des oreilles. C'est lui qui est le maire de Saint-Joachin et il se présente comme candidat de l'Union nationale.

— Léopold ne devait pas être bien content?

— Je ne le savais pas, mais Léopold vote bleu et il semble bien connaître Russell. Il l'a laissé parler quasiment une demi-heure. Ce n'était pas pareil quand le candidat libéral, qui a remplacé Gaston Ledoux après sa démission, s'est présenté. Il ne l'a pas laissé parler *pantoute* en lui mentionnant

qu'il avait un encan à terminer, mais qu'il était le bienvenu après l'encan.

— Ce n'est pas tellement juste. Tu es libéral, toi, Paul ?

— Justement ! Mais, c'est son encan et je n'ai rien à dire là-dessus, même si je trouve ça injuste. C'est sûr que la gaffe de Gaston n'a pas beaucoup aidé sa cause...

— Tu sais que la politique ne m'intéresse pas du tout. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a été accusé de vol et de recel de bijoux, puis condamné à trois mois de prison. Son complice, c'était un policier de Waterloo. C'est pour cette raison qu'il a démissionné en mai l'année passée à la demande de son chef Georges-Émile Lapalme.

— Ah oui ?

— De toute façon, c'est pas mal certain qu'Armand Russell va rentrer, d'autant plus qu'il est du bord de Duplessis qui détient le pouvoir.

— Tu savais que mon grand-père maternel était le métayer de monsieur Adélarde Godbout, l'ancien premier ministre ?

— Oui, tu m'avais dit ça, mais changeons de sujet, veux-tu ? Humm ! Ça sent très bon. Qu'est-ce qui mijote ?

— Un de tes lapins que j'ai apprêté avec des pruneaux et une tonne de légumes comme tu aimes.

— Ouais, on va se régaler! J'ai très faim.

— Les enfants ont déjà mangé, ils ont pris leur bain et à huit heures, c'est le dodo. Une belle soirée juste pour nous, mon chéri.

Quand Monique disait ces mots, c'est qu'elle avait planifié une soirée en amoureux. Le fait d'être enceinte semblait exacerber sa libido et Paul était toujours partant pour la satisfaire. Une bonne douche pour éliminer la fatigue de sa journée et il se blottirait contre sa femme. Il la caresserait gentiment, délicatement jusqu'à ce qu'elle soit au comble de l'excitation. Ses seins, déjà volumineux, étaient d'une splendeur inégalée. Comme il aimait lui faire l'amour! Cinq années s'étaient écoulées depuis la première fois et c'était toujours un plaisir renouvelé, aussi intense.

Ils mangèrent avec appétit, couchèrent les enfants et se retrouvèrent sous la douche à se caresser mutuellement. Ils étaient très excités quand ils se retrouvèrent sous les draps. C'était du bonheur à l'état pur. Après avoir fait l'amour passionnément, Paul aimait parler de leurs projets et Monique se laissait bercer par le son de sa voix chaude. À dix heures, tous deux dormaient enlacés étroitement. Ils étaient heureux. Pas un nuage ne venait troubler leur félicité.